



**HAL**  
open science

## **A partir d'Henri Maldiney. Rester en lien avec l'ouvert ?**

Xavier Bonnaud

► **To cite this version:**

Xavier Bonnaud. A partir d'Henri Maldiney. Rester en lien avec l'ouvert ?. L'esprit des villes : revue annuelle d'architecture et d'urbanisme, 2014, 1. <hal-05029886>

**HAL Id: hal-05029886**

**<https://hal.science/hal-05029886v1>**

Submitted on 10 Apr 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY 4.0 - Attribution - International License

## **A partir d'Henri Maldiney. Rester en lien avec l'ouvert ?**

Dans le paysage de la philosophie française contemporaine, Henri Maldiney est identifié comme un des initiateurs majeurs d'une phénoménologie du sentir. C'est donc à partir de cette pensée, de cette approche philosophique du monde du sentir, que nous allons interroger l'intériorité de notre monde urbain globalisé.

Ce travail s'inscrit dans le dialogue que se construit au GERPHAU (Groupe d'étude de recherches Philosophie Architecture et urbain<sup>1</sup>) entre architecture et philosophie. Comment, en tant qu'architectes, se nourrir d'une pensée philosophique ? Et ici plus précisément quels liens construire entre une œuvre philosophique et des questions plus directement architecturales ?

### **La donne sensorielle du monde contemporain**

Quelles expériences proposent l'univers urbain mondialisé de ce début de XXI siècle ? Y a-t-il une donne sensorielle, sensitive, sensible particulière ? En quoi notre condition moderne et postmoderne modèle-t-elle nos capacités à sentir ?

Il semble qu'aujourd'hui le registre du sensoriel soit éclaté, ballotté, écartelé entre sous-exposition et surexposition, soumis à des situations aussi paradoxales que la rencontre :

- de bâtiments surmaquillés qui tentent maladroitement de conjurer un temps de crise,
- d'espaces commerciaux fermés sur eux-mêmes, imbus de l'esprit du « fun shopping » et dominés par cette tyrannie du look si bien orchestrée par des experts en préméditations prédatrices<sup>2</sup>,
- l'exacerbation, à l'échelle urbaine, d'un style anglo-saxon -arabo-chinois qui semble, à regarder des villes comme Dubaï, être issu d'un croisement entre Mickey mouse et Albert Speer<sup>3</sup>.
- La monotonie de grandes zones monofonctionnelles entrelacées d'infrastructures d'où émane un minimalisme tristement en phase avec l'ordre sensoriel de la modernité<sup>4</sup>, fait d'abstraction, de mise à distance et d'une forte tendance à l'hygiénisme.

- La rencontre aussi, bien sûr, de lieux étonnants, d'édifices puissamment accueillants et stimulants,
- et autour de ces constructions comme une nuée, une explosion de messages, de flash d'actualités, une surinformation permanente qui instaure une logique présente, occupe le terrain cognitif<sup>5</sup>, mobilise les opinions publiques dans une obligation assez postmoderne à consommer toujours plus de signes et d'expériences.

Au vu de ces données n'y a-t-il pas urgence à s'inquiéter quant à notre habileté à sentir ? N'est-il pas nécessaire de se défier du risque d'être soumis, d'un côté aux diktats de la rationalité et à ces stratégies de manipulation et aux pitances sensorielles hallucinatoires de toutes sortes qui en émanent, mais aussi d'un autre côté de subir l'insidieuse atrophie du vécu qui semble accompagner l'épuisement des milieux, comme un désintérêt intellectuel, culturel, charnel et sensible pour un certain type d'expérience du monde.

Lorsque l'on regarde en face la puissance des entrepreneurs à l'intérieur du capitalisme planétaire<sup>6</sup>, que l'on mesure l'échelle de façonnage des aménagements contemporains, on perçoit clairement que la mondialisation engage pour le quart de l'humanité le plus favorisé, la construction d'une bulle, d'une tautologie intensive, d'un intérieur recapitoné. On y vit simultanément la disparition des forêts primaires et une certaine déforestation psychique, pour reprendre l'expression d'Annie Lebrun dans son petit ouvrage intitulé *Du trop de réalité*<sup>7</sup>. Alors, face à ce trop de réalité, l'invitation amicale du poète, « *Viens dans l'ouvert, Ami* »<sup>8</sup>, reprise à son tour par le philosophe, se présente comme un bol d'air.

### **Le monde du sentir,**

Il est nécessaire de noter que le monde du sentir dont parle Henri Maldiney ne doit pas être confondu avec le domaine de la sensation. Le philosophe mène avant tout une investigation de l'univers de la sensibilité. Il vise une phénoménologie du sentir, c'est-à-dire l'étude de cette expérience particulière à partir des contenus de conscience qui y sont liées : cette phénoménologie est à mettre en dialogue avec la phénoménologie de la perception construite par Maurice Merleau-Ponty ou encore la phénoménologie de l'esprit engagé par Hegel.

La pensée de Maldiney se construit à partir des travaux que le philosophe et psychologue Erwin Straus a développés dans l'ouvrage *Du sens des sens*<sup>9</sup>. Celui-ci y interrogeait déjà le sentir comme registre d'expériences spécifique, assez basique, commun au règne animal et fondé sur un état de communication symbiotique avec le monde. Il y décrivait un vécu unitaire, qui n'accrole pas deux expériences (une du monde et l'autre du Je), mais qui, au contraire, se déploie toujours, dans le même geste, vers les pôles du monde et du Je. Pour Henri Maldiney, le domaine du sentir se distingue de l'univers de la perception qui engage déjà des stratégies de reconnaissance. « *Avec le percevoir, qui est déjà le premier niveau de*

*l'objectivation, nous sommes déjà sorti du sentir* », écrit-il dans *Regard, Parole, Espace*<sup>10</sup>. «*Mais à travers une sensation, dont l'apparence n'est pas court-circuitée, de l'apparaître se réalise comme une assise originnaire du réel : il y a et j'y suis* ». «*L'accès au réel est un art de se laisser surprendre, de se laisser déplacer, par l'œuvre d'art, mais aussi par l'inattendu de l'ouvert, du sentir* » peut-on lire dans *Art et existence*<sup>11</sup>. Il s'en suit une longue réflexion à partir des lettres de Cézanne et en particulier de l'extase du peintre devant les couleurs et les paysages. «*Cézanne voit du bleu, voit des taches de couleur qui mettent en déroute la perception objective du monde, qui produisent une diffraction de la réalité et le conduisent vers des moments purement phénoménaux auxquels ne correspondent ni prédicats d'objets, ni qualités de choses, mais comme la puissance d'un monde.*» Un ancrage plus profond dans le monde semble émerger comme d'en dessous de la ligne de flottaison des habitudes perceptives. La libre survenue de la couleur, déliée de toute fonction représentative, donne à voir comme un grain primordial du monde par l'entremise duquel s'ouvre un chemin vers l'originnaire. Il convient d'admettre que ce monde du sentir ne se définit à partir d'objets identifiés ou de repérages objectifs, mais plutôt sur des sensations d'inclusion et d'exclusion, des présences immédiates, c'est-à-dire non «médiatisées» par les canaux habituels de la perception et de la connaissance.

C'est à partir de canaux intuitifs, sensibles, préconceptuels que l'on se retrouve plongé dans un vécu originnaire où l'on se découvre souvent avec surprise assez naturellement accordés avec les phénomènes. Sa phénoménologie du sentir déplace donc les catégories habituelles : elle élargit les contours du monde à partager en proposant une relation empathique et intégratrice avec l'alentour.

### **Élargir les contours du monde à partager : éloge des états intermédiaires et des mondes enchevêtrés**

Cette ouverture du monde du sentir exige que soit, par moment, laissée de côté la relation exclusivement objective au monde que la science et les courants dominants de la philosophie occidentale ont construit. Elle s'écarte volontairement de la manière dont Descartes, pour tenter de comprendre le monde, a posé l'obligation de le considérer comme extérieur, instaurant pour ce faire une conscience de soi à partir d'un moi privé de monde. Descartes avait cantonné l'expérience de soi aux choses pratiques de la vie et considéré comme dénué d'intérêt tout travail méticuleux de compréhension à partir du sentir.

Henri Maldiney, attentif à l'expérience de l'ouvert, propose au contraire quelques clés philosophiques pour outrepasser les barrières strictes que dans l'architecture du monde, la pensée cartésienne avait édifiées entre ce qui relève de la nature et ce qui relève de la société et de la culture. Sa démarche est éminemment d'actualité et croise les travaux d'autres chercheurs engagés dans d'autres disciplines, comme ceux de l'anthropologue Philippe Descola sur lesquels nous allons nous arrêter

quelques instants. Celui dernier replace la vision du monde construit par l'Occident depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, et qu'il nomme naturalisme<sup>12</sup>, dans un cadre plus vaste ouvrant d'autres référentiels ancrés dans des civilisations qui ont affecté différemment des qualités aux êtres et aux choses, comme si d'autres perceptions, d'autres dynamiques symboliques, d'autres constructions culturelles étaient possibles à partir d'un fond originaire et sensible.

N'est-ce pas alors, en connectant les données assez brutes de ce monde du sentir, que l'on peut desserrer les cadres que le naturalisme a construits autour des relations entre humains et non-humains, perçues en Occident comme des entités fortement dissociées ? On peut alors se sentir familiers avec d'autres modes de repérages et d'appréciation, avec ces autres ontologies que Philippe Descola nomme totémisme, animisme, analogisme, et qui organisent différemment les continuités et discontinuités que les humains identifient entre eux et le reste des existants. Ici l'anthropologue, à la suite du poète et du philosophe, nous invite à être attentifs à des modes d'existence et des représentations différentes, contactables nous semble-t-il par l'entremise du sentir. On y découvre alors les mondes tantôt "animés", tantôt "subdivisés", tantôt "enchevêtrés" que nomme l'anthropologue, et qui, fruit chacun d'une autre ontologie viennent alors enrichir le monde objectif qu'a édifié en Occident le naturalisme depuis quelques siècles.

Cet univers du sentir, et c'est bien ce qui en fait sa difficulté d'étude, laisse de côté le souci de l'objectivité dans la description du monde et dans les images qui en rendent compte. Au centre de la philosophie maldinienne, cette expérience de l'ouvert réactive des qualités d'étonnement et des possibilités de dialogue oubliées avec le monde ambiant, permettant de retisser des liens que la dissociation cartésienne avait rompus profondément. En inscrivant cette possibilité d'élargissement de l'expérience dans le champ de la philosophie occidentale, Henri Maldiney propose de riches possibilités de décentrement et de renouvellement.

### **Quelques précisions sur la notion de milieu**

La complexité de la relation homme/monde mise en évidence par le philosophe pose bien des questions aux sciences et aux arts de l'aménagement, et en particulier aux architectes. Comment rester en contact avec toute la richesse des expériences rapportées ? Y a-t-il des outils intermédiaires, des notions, des concepts opératoires, qui permettent de prendre la mesure de ces contenus existentiels afin que les logiques de transformations dans lesquelles sont engagés les lieux puissent cultiver la richesse entrevue ?

Arrêtons nous sur la notion de milieu qui semble mieux faire écho à la multiplicité des dimensions qu'il convient d'intégrer dans nos stratégies d'aménagements que le terme espace, qui renvoie trop directement à l'espace géométrique universel, homogène et anonyme, sans porter de qualification assez précise à l'échelle de notre habitat terrestre.

La philosophie d'Henri Maldiney nous aide alors à mettre en évidence trois caractéristiques de cette notion de milieu.

Tout d'abord, il convient de noter que chaque milieu est un territoire de l'entrelacement, dans lequel se tissent une multiplicité de relations entre des catégories aussi différentes que le géographique et l'urbain, le concret et l'imaginaire, le technique et le naturel, le symbolique et le fonctionnel, le géométrique et l'indéfini, l'horizon ouvert et le besoin d'identité, le vivant et l'immuable, ou encore l'humain et non humain. Le philosophe met en évidence la complexité de ces entrelacements qu'il convient de faire exister dans nos espaces de conception qu'ils soient territoriaux, urbains ou architecturaux, en remplacement de la pensée de la séparation que le fonctionnalisme et le zoning avaient imposée fortement avec l'idéologie moderniste au XX siècle.

Ensuite, il est important d'apprécier qu'un milieu reste avant tout un territoire concret, un ancrage dans la physis qui engage des questions matérielles précises. Dans le monde physique, les objets, les hommes, les animaux, les fleuves, les montagnes, les édifices ..., existent à partir d'une taille particulière, du fait des contraintes que l'espace tridimensionnel impose à toute chose qui existe concrètement, instaurant des questions de mesure et de proportions.

L'Oouvert dont parle Henri Maldiney est sous-tendu par cette physicalité partagée à l'intérieur d'un même monde. C'est une porosité qui s'expérimente **sur la base d'un lien tangible, d'une proportionnalité sous-jacente entre l'homme et le monde qu'il convient de soigner dans nos cultures de conception comme dans nos pratiques d'aménagement.**

Enfin, il convient de ne pas perdre de vue que tout milieu est par nécessité un territoire ouvert. La puissance de submersion de la mondialisation et le caractère parfois régressif des discours sur l'osmotique doivent être évalués avec attention : on les observe dans l'irrépressible besoin d'ubiquité, dans les sirènes de l'omniprésence, dans la confusion qui s'instaure assez fréquemment entre réel et virtuel, par l'effet de dilution du générique ou encore à travers les désillusions de la réalité augmentée qui n'offre souvent qu'un empochement temporaire dans un univers informatique artificiel, de type ludique/infantile.

Les expériences rapportées par Henri Maldiney **conjuguent toujours une intensité d'existence et une exposition à l'ouvert.** Les savoir-faire de conception architecturale se nourrissent depuis toujours de la diversité des formes d'imbrication Homme/monde. Ils jouent à déployer la malléabilité et la capacité d'appropriation de ses états intermédiaires pour ouvrir des expériences d'intériorité et d'extériorité qui constituent un des aspects les plus distinctifs de la réception de l'architecture,

## Et l'architecture ?

Henri Maldiney construit son interpellation principalement au contact de la peinture, des œuvres d'art et du paysage, dans un rapport homme/monde où l'on souhaiterait maintenant poser l'échelle intermédiaire de l'architecture.

Nous avons tous été troublés par des agencements qui offrent simultanément un enveloppement physique intense et un sentiment d'ouverture, éprouvant dans la simultanéité de telles rencontres à quel point ce domaine du sentir constitue le soubassement de la découverte architecturale. Toutefois, cette dynamique du sentir n'est pas exclusive : elle se conjugue avec une activité perceptive, une dynamique symbolique et une élaboration théorique afin de construire la richesse du processus de réception. L'architecture compose en effet ces 4 étapes de l'expérience, qui ne sont pas uniquement des systèmes physiologiques intégrés, mais aussi des modes d'existence en eux-mêmes, des manières spécifiques d'être en lien au monde. Selon les œuvres, les grands registres du travail architectural que sont la matière, la forme, la figure, l'assemblage, se font alors entendre de manière particulière dans chacun de ses registres.

Mais au-delà d'une ouverture plus fine aux mécanismes de réception de l'architecture, la reconnaissance de ce domaine du sentir, avec les conditions d'ouverture et d'incertitude qui y sont liées, traverse aussi les manières de pratiquer l'architecture.

- À l'échelle urbaine, des processus de conception plus collaboratifs s'instaurent ici et là entre univers professionnels, forces politiques, habitants et usagers, offrant des possibilités d'évaluation, de programmation, d'échanges, mais aussi des jeux de transformation plus ouverts et mieux partagés.
- À l'échelle architecturale, s'observent aussi des pratiques renouvelées qui allient compétences vernaculaires et savoir-faire experts, définissant des manières de faire plus transversales, voire participatives<sup>13</sup>. Des dialogues itératifs<sup>14</sup> s'engagent parfois diversifiant les stratégies et cultures de fabrication.
- Dans la matière même de la construction, par le souci d'édifier des bâtiments interactifs, sensibles au mouvant et au vivant de leur environnement, on découvre des objets-milieus, comme l'emblématique « Tour des vents » réalisée dès 1986 par l'architecte japonais Toyo Ito<sup>15</sup>,
- Dans les nouveaux modes de conception et de recherche assistés par ordinateur, certains développements ne se cantonnent pas uniquement à gérer la complexité formelle, mais ouvrent par le biais d'algorithmes spécifiques des explorations étendues, voire inattendues.
- à l'échelle individuelle enfin, par la manière dont chaque concepteur cultive son univers sensible dans l'intention de produire des dispositifs techniques et poétiques.

## Pour conclure

Nous avons édifié l'intériorité du monde capitalistique et la globalisation, fait marquant de la fin du XX<sup>e</sup> siècle, a concrétisé cette grande installation, exigeant que l'on bâtit sans cesse, que l'on rivalise de prouesses sans interruption. Ce projet titanique, projeté sur la planète, est porté par les entrepreneurs qui ont compris que leur richesse et leur liberté dépendaient de la mise sur le marché de toujours plus d'espaces nouveaux.

Dans cette intériorité intensive de la mondialisation, tout est en mouvement, tout se réinvente. La création humaine importe de plus en plus : elle devient une activité collective qui se substitue à l'ancienne notion de destinée. Nous sommes désormais en charge, pour le meilleur comme pour le pire de la conception de notre monde dans sa quasi-totalité. Nous faisons jeu égal avec les ordres de grandeur avec la planète, et sommes responsables de notre installation sur celle-ci : ses matériaux, ses édifices, la gestion des ressources naturelles locales et les défis d'ensemble tel que le réchauffement climatique sont de notre ressort : l'architecture représente une pratique emblématique d'un tel contexte historique, comme pensée et art de l'installation.

Henri Maldiney, par son œuvre, nous aide à garder à l'esprit combien toute pensée de l'installation doit aussi se nourrir, individuellement et collectivement de contact avec l'en-dehors d'une mondialisation souvent idéalisée et exagérément immersive, qui promet de tout préméditer, mais d'où surgit une crise systémique.

Nous lui sommes donc gré, alors que se construit ce monde indoor global, de nous inciter, à contre-courant et de manière joliment paradoxale, à nous ressourcer dans l'Ouvert.

Xavier Bonnaud

## Notes

<sup>1</sup> Le GERPHAU est une unité de recherche basée à l'Ecole Nationale Supérieure d'architecture de Paris-La-Villette, dirigée par Chris Younès, Xavier Bonnaud et Stéphane Bonzani.  
[www.gerphau.archi.fr](http://www.gerphau.archi.fr)

<sup>2</sup> L'ouvrage de l'architecte Elizabeth Pellegrin-Genel, *Des souris dans le labyrinthe*, éditions La découverte, 2010, démonte de manière amusée mais néanmoins très précises ces stratégies commerciales de l'aménagement.

<sup>3</sup> Cette expression est tirée de l'essai que Mike Davis a rédigé sur cette ville, *Le stade Dubaï du capitalisme*, Les prairies ordinaires, 2007

<sup>4</sup> Pour une étude approfondie des registres de sensorialité de la ville, voir Richard Senett, *La chair et la Pierre*, Ed. de la Passion, 2002

<sup>5</sup> Xavier Bonnaud, *De la ville au technocosme*, Ed de l'Atalante, 2006

<sup>6</sup> Nous reprenons ici le sous titre de l'ouvrage de Peter Sloterdijk, *Le Palais de cristal*, Maren Sell Editeurs, 2006, qui résume très efficacement le travail très approfondi mené sur les conditions contemporaines que produise la mondialisation.

<sup>7</sup> Annie Lebrun, *Du trop de réalité*, 2002

---

<sup>8</sup> Il s'agit du vers d'introduction de l'Ode à Landauer, poème du Poète Hölderlin

<sup>9</sup> Erwin Straus, *Du sens des sens*, Ed ; Million, 2000, (première édition 1935)

<sup>10</sup> Henri Maldiney, *Regard, Parole, Espace*, Edition du Cerf, 2012, Page 189

<sup>11</sup> Henri Maldiney, *Art et existence*, édition Klincksieck, 2003, Page 27

<sup>12</sup> Philippe Descola, *Par delà nature et culture*, Gallimard, 2005,

<sup>13</sup> Voir à ce propos l'exposition RE-ARCHITECTURE qui s'est tenu au printemps 2012 au pavillon de l'Arsenal à Paris pour présenter une trentaine de projets européens qui se définissent avant tout comme des plates-formes collectives d'exploration , de connaissance on et d'action, [http://www.pavillon-arsenal.com/expositions/thema\\_modele.php?id\\_exposition=246](http://www.pavillon-arsenal.com/expositions/thema_modele.php?id_exposition=246)

<sup>14</sup> Voir à ce sujet la thèse D'Eric Daniel-Lacombe, architecte et enseignant à L'ENSA de Paris-la-Villette, *L'ouvert à L'œuvre, de l'ouvert, de la concertation, de la confiance*, 2006, [doxa.upec.fr/theses/th0250195-These.pdf](http://doxa.upec.fr/theses/th0250195-These.pdf)

<sup>15</sup> Toyo Ito, la Tour des vents, Hokohama, 1986. Cette réalisation visait à habiller un ancien réservoir d'eau en béton, cuve cylindrique d'une trentaine de mètres de diamètre, et dont l'éclairage, piloté par ordinateur, se modulait en intensité et en direction selon les variations de la lumière naturelle, des conditions atmosphériques, la vitesse du vent, le bruit de la ville.